

L'OEUVRE

25, Rue Royale (8^e).
TÉLÉPHONE : ÉLYSÉE 43-45 & 43-46
APRÈS 21 HEURES : GUT, 76-83

Directeur
GUSTAVE TÉRY



ABONNEMENTS 1 an 6 mois 3 mois
Paris..... 25 fr. 13 fr. 7 fr.
Départ..... 28 fr. 14 fr. 50 7 fr. 50
Etranger.... 36 fr. 19 fr. 10 fr. 50

Ottmann
Ainsi la barbarie boche
nous ramène insensiblement
à l'âge des cavernes.

Après le raid

L'IMPRUDENCE N'EST PAS LE COURAGE

Pour une fois, j'ai grande envie de donner raison à la censure. Il vaut mieux évidemment que par des reportages hâtifs et inconsidérés les journaux ne renseignent pas trop vite les Boches sur les résultats de leurs raids aériens.

Encore faut-il ne pas exagérer cette circonspection : d'abord, les pirates aériens ont tout l'air de n'avoir pas besoin des indiscretions de la presse pour savoir où ils veulent aller et quel chemin ils doivent prendre. Ensuite, s'il s'agit de ne pas « alarmer les populations » par une surabondance de détails, on risque d'obtenir l'effet contraire, en paraissant dissimuler tout ou partie de la vérité. Songeons aussi aux Parisiens éloignés de leurs familles, qui attendent impatiemment les nouvelles. Pensons surtout à nos soldats, moins préoccupés de leurs risques personnels que des dangers auxquels sont exposés leurs femmes et leurs mioches. Rien ne leur donne des idées plus noires que les blancs de nos journaux. Rassurons-les donc le plus promptement et le plus complètement qu'il se pourra.

Une information plus copieuse nous permettrait également de tirer des circonstances toutes les leçons profitables. Paris commence seulement à faire son apprentissage de la guerre. Nous voulons être assurés que son système de défense est à l'abri de toute critique ; mais il ne suffit point d'organiser la défense, ce qui regarde les spécialistes ; il n'est pas moins nécessaire d'organiser la protection, ce qui regarde tout le monde.

Par exemple, on ne saurait trop féliciter nos excellents comédiens de leur intégrité. Le bombardement n'a pas empêché l'autre soir les artistes du Théâtre-Français de jouer les *Noës Corinthiennes* « jusqu'au bout ». Pourtant, après leur avoir adressé tous nos compliments, prions-les instamment de ne plus recommencer. Ils nous ont donné la mesure de leur courage, dont personne n'a jamais douté ; mais qu'ils veuillent bien réfléchir aux conséquences de leur attitude, si quelque torpille s'égarait dans la salle. Ce serait une catastrophe parfaitement superflue. Donc, pas de cabotinage héroïque.

Ce n'est pas à dire, bien entendu, qu'il faille fermer tous les théâtres sous prétexte que les bandits nocturnes peuvent s'habituer à nous rendre des visites plus fréquentes. Tant de braves gens vivent chez nous de l'industrie dramatique que cette seule considération nous ferait hésiter devant une mesure qui risque de leur ôter leur gagne-pain. Mais il y a mieux : nous sommes ici tout disposés à soutenir que nos comédiennes et comédiens compétent parmi les meilleurs auxiliaires de la défense nationale. Sachons-leur gré de verser chaque soir, malgré tout, un peu de joie au cœur des citadins, et si cette joie n'est pas toujours aussi pure que celle qu'on éprouve à entendre les *Noës Corinthiennes*, qu'importe ! Si les distractions du music-hall ou du cinéma ne sont pas toutes d'un idéalisme raffiné, ce n'en sont pas moins des *distractions*, et ne convient-il pas de donner au mot tout son sens ? Ne touchons pas à cette précieuse ressource. Il faut le dire sans rire : suspendre la vie théâtrale par puritanisme ou par « frousse » serait porter une sévérité atteinte au moral de l'arrière.

Mais si nous nous plaisons à reconnaître « l'éminente dignité » du comédien dans la guerre et son utilité reconfortante, ce n'est que pour mieux lui inculquer le sens de sa responsabilité. Comme les hommes politiques, comme les journalistes, comme tous ceux qui, à des titres et à des postes divers, exercent une influence sur le public, le comédien a dans l'exercice même de sa profession un devoir à remplir. Dans l'espèce, on ne lui demande pas de plastronner, de « crâner », mais de donner au public l'exemple de la prudence.

Les autorités responsables doivent à ce même public, dont la patience égale la confiance, l'organisation méthodique de sa sécurité. Il faut que chacun, à l'heure du danger, si minime qu'il soit, sache précisément où il pourra, où il devra chercher un refuge. Car c'est aussi un devoir pour les non-combattants de ne pas s'ex-

poser vainement et par simple forfanterie aux coups de l'ennemi.

N'oublions pas que la monstrueuse question qui nous est posée par ces bombardements imbéciles est un problème de maximum et de minimum : il faut que les aviateurs boches courrent le maximum de risques et fassent le minimum de victimes. Le maximum n'est pas notre affaire ; mais le minimum dépend de nous.

Le meilleur moyen de décourager ces brutes, c'est de faire en sorte qu'ils rentrent bredouilles, — s'ils rentrent... Car, Dagu merci, ils ne rentrent pas tous.

Gustave Téry

Post-scriptum à mon article d'hier :

Quand on cite des « critiques de bonne lignée », comment ne pas nommer en première ligne Adolphe Brisson et Abel Hermant ? Je les avais nommés hier, mais (encore un méfait des gothas) la première ligne a sauté.

Notre but

Les abonnés de l'*Œuvre* vont être désormais assurés.

C'est quelque chose. Mais ce n'est pas assez. Il importe surtout et avant tout qu'ils soient rassurés.

Et c'est l'*Œuvre* elle-même qui entend leur donner l'exemple.

C'est elle en effet qui, sans prime pour le risque qu'elle court de ce chef, déclare les assurer, à condition qu'ils aient pris les précautions nécessaires.

Qu'est-ce à dire ? Simplement ceci :

Que, s'ils sont dans la rue, ils aient le souci de se réfugier dans l'un des abris médiocres sinon aménagés à ces fins, ou que, s'ils sont chez eux, ils aient consenti à descendre dans leur cave.

Bien sûr ! la première fois, on n'est pas fier ! On dit que c'est « ennuyeux », on se dit que c'est montrer de la peur et qu'un Français... Sophie ! billevesée ! Soldat ou non, un Français a le devoir de ménager sa vie. Allons dans les abris, descendons dans les caves. Soyons Français en accomplissant ce devoir avec bonne humeur et même avec le sourire. Ayons présent à l'esprit l'exemple de ceux de la rue... que tout le monde connaît et dont il est interdit de parler. Parce qu'ils observent simplement, bonnement, les « précautions » indiquées, ils eurent la vie sauve. Imitons-les, imitons-les.

Faisons ce qu'il faut faire et après cela, mais après cela seulement, advienne que pourra !

Impressions personnelles

Comme j'annonçais à ma femme mon intention d'aller au cinéma voir l'épisode hebdomadaire d'un roman passionnant, elle vociféra d'un ton aigre :

— Bonne idée ! je parie que les gothas vont venir !

— Penses-tu ! par un pareil brouillard !

Et je lui expliquai en termes techniques que les zincs ne peuvent pas gazer dans le coton, autrement dit : que la brume est tout à fait contraire aux raids d'avions. Et je partis ; mais j'avais à peine eu le temps de contempler les traits charmants de miss Pearle Witte qu'un humain, en chair et en os, s'interposa devant l'écran pour nous mettre au courant de la situation. Les spectateurs se divisèrent en deux groupes : les résolus et les hésitants. Les résolus résolurent donc de gagner l'abri du métro voisin, je les suivis sans fausse honte et j'attendis à trente pieds sous terre la fin de l'aventure. Elle ne fut vraiment pénible que la breloque sonnée. Car si les avions pouvaient se guider dans un ciel merveilleux, les piétons dont j'étais se perdirent dans les rues obscures qui semblaient se confondre. Le piège des boîtes à ordures était tendu tous les dix pas ; l'on entendait des fracas et des cris, l'éclair des petites lampes électriques illuminait un instant la brume compacte, et permettait d'entrevoir une dame qui jonchait le sol ou un monsieur qui, à coups de souliers, faisait payer aux boîtes de zinc les méfaits des gothas.

Deux heures, j'ai erré sans retrouver mon seul ; deux heures j'ai tatonné, interpliant des ombres, américaines sans doute, qui me répondraient des phrases hermétiques ; je m'énervais en songeant à l'angoisse des miens qui pouvaient me supposer victime d'une torpille imbécile, et quand enfin, chez moi, je poussai ce cri rassurant : « Me voilà ! » ma femme, irritée, me répondit :

— Où as-tu pu aller traîner à cette heure-ci ? c'est une honte pour un père de famille, — et pendant la guerre !

Car ma femme, qui avait prévu le raid, s'était couchée sans arrière-pensée, n'avait rien entendu, rien, puisqu'elle avait dormi d'un miraculeux sommeil ! — D.

60 AVIONS ENNEMIS ONT ATTAQUÉ PARIS AVANT-HIER

100 morts -- 79 blessés

COMMUNIQUE OFFICIEL DU MATIN. — Au cours de leur attaque de cette nuit sur l'agglomération parisienne, les Allemands ont éprouvé des pertes sérieuses. Dès maintenant, il est signalé que quatre de leurs appareils, dont trois gothas quadriplaces, ont été abattus ou contraints d'atterrir dans l'intérieur de nos lignes.

Il est confirmé que l'ennemi est venu avec des forces particulièrement importantes.

Neuf escadrilles ont participé au raid et ont suivi deux itinéraires principaux : d'une part, entre l'Oise et l'Ouroc ; d'autre part, entre les lignes de chemin de fer Creil-Paris et Soissons-Paris.

Pendant le raid, nos avions de bombardement ont exécuté une contre-offensive extrêmement vigoureuse sur les aérodromes de départ ennemis sur lesquels 5.800 kilos de projectiles ont été lancés. On a observé de nombreux éclatements ayant atteint leur but.

Les services de sécurité, tant à Paris qu'en banlieue, ont fonctionné avec une grande activité et le dévouement des sapeurs-pompiers s'est affirmé une fois de plus.

D'ici la fin de la journée, on communiquera le chiffre total des victimes.

LES VICTIMES

COMMUNIQUE OFFICIEL DU SOIR. — On connaît maintenant le nombre des victimes du bombardement de la nuit dernière.

Dans Paris, 20 personnes ont été tuées et 50 blessées. En banlieue, 5 tués et 29 blessés.

Il faut malheureusement ajouter 66 personnes étouffées par la foule par suite d'une panique à l'entrée d'un refuge dans le métropolitain. Ces dernières victimes de la barbarie allemande sont presque toutes des femmes et des enfants.

Un hôpital fut particulièrement atteint par les bombes, qui tuèrent 6 personnes et en blessèrent 7.

Les points de chute des bombes, tant sur Paris que sur les localités immédiatement voisines, ne sont cependant pas très nombreux, un nombre important d'appareils ennemis ayant dû faire demi-tour devant les barrages d'artillerie et ayant lancé leurs projectiles à travers la banlieue jusqu'à une grande distance de Paris.

4 AVIONS ALLEMANDS ABATTUS

Il est confirmé que, pendant le raid sur Paris, quatre avions allemands ont été abattus dans nos lignes : deux dans la région de Château-Thierry, un près de Meaux et un près de Soissons.

Trois de ces appareils sont du type gotha et le quatrième est un biplace ordinaire.

[Ces avions ont été abattus près des localités suivantes : les deux premiers à Bellevue et à Essonne, à quelques kilomètres de Château-Thierry, le troisième à Antilly non loin de Mareuil et le quatrième à Clamecy, près de Soissons.]

Un des trois gothas a été carbonisé ; le pilote et les passagers qui étaient à bord ont été brûlés vifs ; la plupart du personnel des autres équipages est blessé.

C'est avec un grand calme que la majorité des Parisiens apprit, avant-hier soir, par le son lugubre des sirènes et par la succession de trois coups de canons, qu'il fallait subir une nouvelle attaque aérienne de l'ennemi.

En un instant, les terrasses des cafés, qui allaient fermer, se dégarnirent ; les luminières s'éteignirent ça et là ; les voitures se firent encore plus rares qu'à l'accoutumée, et, pendant quelques minutes, de curieux cortèges gagnaient les abris les plus voisins.

Sur le pas des portes des immeubles, transformés en refuges, des personnes complaisantes guidaient vers les caves tous ceux qui passaient à proximité. Agents et gardes républicains, postés près des stations-abris du Métropolitain et du Nord-Sud, organisaient un service d'ordre avec une bienveillance très louable.

Et chacun attendit patiemment, qui dans sa cave, qui dans le refuge le plus proche, la détonation des premières bombes, qui vint prouver à tous que l'alerte et la prudence avaient leur raison d'être.

Chaque explosion de bombe était précédée ou suivie d'une violente canonnade de nos postes de défense. Dans le ciel étoilé, où évoluaient les phares de nos avions, on pouvait voir les éclatements de nos 75 et d'obus de plus gros calibre. Mais, en dépit de cette ceinture de fer et de feu, les avions ennemis étaient passés et, formidables, ou plus assourdis, des détonations de bombes s'espacèrent, par série de trois ou de quatre, dans le silence de la nuit.

Et, pendant trois longues heures, avec des arrêts de dix à quinze minutes, ces violentes explosions se succéderont. Puis, après une canonnade plus lointaine, plus espacée, de nos postes de défense, Paris retrouva son calme. De nombreuses personnes, sorties des abris, interrogéaient le ciel, où n'évoluaient plus que les phares jaunes de nos avions.

Comme par enchantement, on vit alors réapparaître des files de voitures et de taxis, de promeneurs surpris par l'alerte, et regagnant leurs demeures. De puissantes automobiles emmenaient aussi, vers les divers points de chute, les personnes officielles qui allaient apporter un hommage ému aux victimes et des consolations aux survivants. Il se trouvait son calme. De nombreuses personnes qui s'en allaient éteindre des foyers sinistres. Il y avait surtout de nombreuses ambulances qui portaient aux hôpitaux des vieillards, des femmes et des enfants.

Le nouveau raid allemand s'est produit avant que les modifications annoncées dans l'organisation des divers services aient pu être effectuées. Ne formulons donc pas de critiques trop vives. Mais signalons celles des dispositions actuelles dont l'insuffisance a été constatée de nouveau au cours de la dernière attaque.

Les visites officielles

Durant toute la journée d'hier, le président de la République, accompagné de plusieurs membres du gouvernement, du général Dubail, gouverneur militaire de Paris, des préfets de la Seine et de police, s'est rendu sur les lieux des points de chute des bombes. Il a salué les corps des victimes du raid de l'avant-dernière nuit, visité les blessés dans les hôpitaux de Paris et de la banlieue, et prodigué ses consolations aux familles en deuil.

La catastrophe

de la station du métro

M. Morand, juge d'instruction, désigné par le Parquet pour ouvrir une information sur le terrible accident de la station Bolivar (66 morts, 90 blessés), s'est rendu, hier, sur le lieu de la catastrophe. Les docteurs Socquet, Dervieux et Vibert, médecins légistes, seront nommés par le magistrat instructeur et feront un rapport sur les circonstances de cet événement tragique.

Trente-six des victimes avaient été identifiées hier soir, à 5 heures, à la caserne du Château-d'Eau, place de la République. La plupart sont des femmes et des enfants.

Les secours aux blessés

Le corps des pompiers de Paris fut, une fois de plus, se montrer à la hauteur de sa tâche et, partout, les sinistres furent promptement combattus.

Les mesures à prendre

La consigne persiste qui nous interdit de publier la moindre information relative aux points de chute des bombes ennemis. Inclinons-nous, non sans faire remarquer une fois de plus qu'à la faveur du silence imposé à la presse, les fausses nouvelles se répandront qui, nul ne l'ignore, constituent rarement une atténuation de la vérité.

Le signal d'alerte

Sirènes et sonneries de clairon n'ont pas été entendues dans un certain nombre de quartiers. En maints endroits, l'insuffisance de ces modes d'avertissement n'a pas permis aux Parisiens de se rendre aux abris désignés avec tout le calme désiré. Il serait bon que la mise en service des nouvelles sirènes soit faite dans un bref délai et qu'un service spécial fut uniquement chargé

de donner l'alerte et d'en annoncer la fin. Parmi les projets soumis à l'examen des commissions, celui d'utiliser les cloches des églises semble particulièrement intéressant. On s'étonne qu'aucun essai n'ait été fait.

L'extinction des lumières

Elle s'est effectuée dans les maisons et dans les établissements publics avec une grande rapidité. Le nombre des contraventions a été, dans la nuit de lundi à mardi, beaucoup moins élevé qu'au cours des raids précédents.

Par contre, l'extinction des réverbères et des kiosques a été lente et incomplète. Les réverbères des quais sont, encore une fois, restés allumés pendant toute la durée du bombardement.

Les caves-abris

La sécurité offerte par les caves-abris avait été suffisamment démontée par les effets du dernier bombardement pour que les Parisiens s'y rendissent en plus grand nombre cette fois. Les ordres donnés ces derniers jours par la commission spéciale pour que le nombre de ces abris fut considérablement augmenté devront donc être rapidement exécutés.

Mais cette mesure ne suffira pas. Dans certains quartiers où les caves solides sont rares, dans d'autres où se trou

néreux anonyme la somme de dix mille francs à répartir entre les victimes des raids sur Paris.

Les sirènes

M. Lallement a informé le préfet de police qu'il lui adressera une question relative aux inconvenients et même au danger qui résultent pour la population de l'emploi de sirènes par de nombreux industriels de Paris et de la banlieue, pour annoncer les heures d'entrée et de sortie de leurs usines.

LES DEMOISELLES DU TÉLÉPHONE

On a beaucoup médité, au temps de la paix, des demoiselles du téléphone. Il faut aujourd'hui leur rendre hommage. Elles ont été très « chic » avant-hier soir. Elles ont donné Central 88-07 ou Roquette 25-32, tout comme si le ciel n'avait pas à ce moment précis nommé le feu et la mort. Les journalistes ont eu bien des fois l'occasion de s'emporter contre elles ; j'en sais plus d'un qui, la nuit précédente, n'a pu raccrocher son récepteur sans s'enquérir, en s'existant de la liberté grande, des conditions dans lesquelles pouvaient bien, à ce moment critique, travailler ces petites fonctionnaires. Il apprit ainsi qu'elles n'étaient point dans des caves, mais sous une immense verrière qui n'attend que le contact d'une bombe pour faire pleuvoir sur elles des milliers de projectiles tranchants. Et sous leurs pieds passent des courants formidables, tout un volcan sournois qu'un choc embrasera. Mais elles ne s'en plaignaient point ; la voix anonyme dans le téléphone avait un accent très posé, très calme, avec une pointe de tierce contenance. Elles ont été très bien, nos téléphonistes ! Mais, tout de même, cela serrait le cœur, un peu. N'y a-t-il pas moyen de faire quel chose pour elles ?

Les bégonias de l'ambassadeur

Pour une raison que l'on comprend et depuis le 2 août 1914, M. de Schen n'habite plus son hôtel. Mais il y passe des jours assez nombreux pour désirer que la réalité demeure conforme au souvenir qu'il garde de son aimable intégrité. De là ce cri que, par anticipation, l'*Œuvre* lui prêtait hier dans sa manchette, et qui, certainement, sera le sien quand il connaîtra les faits.

A la vérité, en faisant allusion à son jardin, l'*Œuvre* avait volontairement parlé de la partie pour désigner le tout. Fidèle au souvenir de ses fleurs, M. l'ambassadeur doit l'être aussi à celui des moindres détails. Sans doute pense-t-il encore à la façade de cet immeuble que le temps a patinée, aux vitres de son cabinet de travail et de ses somptueux salons... Il ne lui plaît pas qu'en y vint « chercher » imprudemment. De là ce : « Attention ! » — qu'il prononce plus volontiers : « Achtung ! » — trop indiqué par les circonstances pour ne pas se retrouver dans sa bouche. « Attention ! En visant les bégonias voisins, vous cherchez dans les miens... » C'est bien cela.

Parole simple et forte, synthétique, et qui dit bien ce qu'elle veut dire.

Écrit dans une cave

Mon Dieu oui, j'ai eu le courage de descendre dans une cave. Je dis le courage parce qu'il m'a fallu passer sous les yeux de ma concierge qui, elle, n'avait pas abandonné son banc de quart et qui m'en a voulu, j'en suis sûr, d'être allé, dans une maison voisine, chercher des voutes plus solides que les siennes. Et j'ai compris que, pour un Parisien, la crainte de la concierge était plus forte que la mort.

Dans la cave où l'on m'accueillit j'ai rencontré cent personnes bien tassées, appartenant à tous les étages de l'immeuble et de la société. Fourrures et chandails. Une jeune et jolie femme retapait doucement, du plat de la main, ses frimettes vagabondes. Un fumeur en espadrilles sacrifiait après son briquet. Et surtout, une modeste ménagère remâchait le désappointement d'avoir, dans sa hâte à descendre, cassé une cafetièrre de trente-huit sous. À quoi je reconnus que la vie instinctive et habituelle continuait.

Nous avions peur cependant. Non point, à vrai dire, une fois réunis dans cet abri relatif, d'une peur égoïste (qui donc osa envisager l'hypothèse que ce puisse être, ce soir, son tour ...) mais d'une obscure terreur, faite de compassion pour tout ce qui allait se passer autour de nous, pour cette tragédie qui pleuvait du ciel. Et aussi de voir deux nourrissons qui dormaient dans des couvertures, sur les genoux de leurs mères assises dans l'anthracite, parmi la fumée des lampes-pigeon... Etranges *Nativités* pour un peintre réaliste de 1918...

Sur quoi, précisément, le sens critique du Français et son goût naturel pour la distinction des genres nous rendit la vie intellectuelle et morale. On discuta sur le manque de tact des Boches associant les enfants à la guerre, et, plus joyeusement, sur l'inopportunité de l'heure, la tasse de café ratée, le sommeil du travailleur compromis. Nous causions, nous étions redevenus nous-mêmes.

Au reste, peu de ces gaudrioles de bombardement comme il en foisonne dans les manuels d'histoire. Seul, un gamin de douze ans, qui s'impatientait, crut pouvoir crier à sa mère : « M'man, va la chercher, dis, la berloque : elle est dans le tiroir à gauche. »

On ne dagna qu'à peine en sourire. L'héroïsme des caves, fait de patience, est empreint d'une certaine gravité. La cave, c'est la tranchée du civil. — GEORGES ROZET.

“L'ÉVADÉE”

Roman d'amour et d'humour par ANNIE DE PENE, l'auteur des célèbres « Confidences de femme ». Collection In-Extenso, Renaissance du Livre. En vente partout : 1 franc.

Hors-l'œuvre

Suivant la parole du prophète...

Voici venir le temps prédit par le prophète H.-C. Wells ; le temps de l'abomination de la désolation, où la mort pleuvera du ciel sur les cités maudites, et où les citadins vivront (eux aussi) au fond de leurs caves humides, une existence de troglodytes sournois.

Car H.-G. Wells a écrit autrefois un roman plus fou que l'Apocalypse. Son diabolique génie s'est complu aux imaginations les plus malvaises.

Un commencement du bouquin, les peuples se conduisent entre eux comme des gens mal élevés dans un compartiment complet, se poussant, se disputant, se querellant ; les affaires humaines sont inextricablement embrouillées par les anciennes divisions territoriales, les vieux préjugés et une sorte de stupidité irascible. On élève les gosses en leur agitant des drapeaux sous le nez. On tolère le développement d'une presse malveillante, mercenaire et sans scrupules, incapable d'aucun bien, puissante pour le mal ; et on laisse négligemment traîner ces armes autour des magasins à munitions, que la moindre étincelle suffit à embraser. Aussi bien, les engins de destruction deviennent si parfaits qu'il serait vraiment coupable de ne pas s'en servir.

Si vous voulez savoir la suite, lisez la Guerre dans les airs, qui vous amusera pour peu que vous ayez le caractère jovial ; ou bien relisez les journaux publiés depuis trois ans, qui vous embêteront pour peu que vous ayez l'esprit chagrin.

Si vous voulez savoir la fin... Oh ! alors, le livre de Wells devient tout-à-fait invraisemblable.

Il n'y a plus que deux races d'hommes : les vauteurs qui déshonorent le ciel ; et les rats, qui se rongent dans les entrailles du sol. Les vivants empêtent sur le d'maine des morts et anticipent sur le tombeau.

Sur la surface de la terre, les explosifs tombent du ciel, détruisent tout ce qu'il y a, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, plus rien. Et même (c'est du pur roman) les petits sacs de terre ne suffisent pas à protéger les monuments du génie humain. Au dessous, dans les galeries du sombre Hades, c'est la famine, la peste, l'anarchie.

Et le vieux Tom explique à son petit-fils Teddy ce que fut la civilisation.

Mais pourquoi n'a-t-on pas mis fin à la guerre ? demande le bambin. Ça aurait dû finir...

— Ça n'aurait pas dû commencer, répond le vieil homme.

Non, décidément, la Guerre dans les airs n'est pas le livre que vous devez emporter dans votre cave, pour passer agréablement deux heures en attendant la fin de l'alerte.

G. DE LA FOUCARDIÈRE

Pendant que les gothas sont sur Paris

On lit dans *L'Eclair de Dieppe* :

LES HARENGS D'OUVILLE

Le sieur Hébert, charretier à Ouville-la-Rivière, ayant soustrait une douzaine de harengs pour les porter à sa sœur, a été condamné à 10 jours de prison.

C'est une peine bien sévère pour la soustraction de douze harengs, surtout avec une excuse aussi touchante.

Le supérieur de Napoléon

« Le général d'artillerie foudroyera la ville pendant trois jours, au bout desquels je l'attaquerai sur trois colonnes et l'enlèverai. »

Cet ordre du jour du général Cartaux (au siège de Toulon, en 1793) est agréablement commenté par *l'École et la Vie*, journal d'enseignement.

Le brave général Cartaux, dont le principal tort fut d'être le supérieur de Napoléon Bonaparte, conserve dans l'histoire la réputation d'un « incommuable ignorance » que lui fit Las-Cases, d'après les souvenirs de l'empereur.

Le plan qu'on railla fort à l'époque comme « expédition » ne paraît-il pas aujourd'hui une admirable anticipation sur la guerre moderne, sur les fameux pilonnages qui durent des jours entiers ? La parole est aux stratégies.

Hommage aux Kabyles municipaux

Il est une qualité qu'on ne peut pas refuser à nos Kabyles : ils sont fort économiques.

Samedi soir, dans un bureau de poste du 16^e arrondissement, on pouvait voir toute une équipe de ces travailleurs municipaux qui envoyait des mandats télégraphiques dont la valeur variait de 300 à 800 francs, à destination de bleds célèbres et à l'adresse de leurs familles.

Ce qui prouve que les Kabyles ont en-

core une autre qualité : ils aiment leurs familles.

Une troisième observation en faveur des Kabyles : ces fonctionnaires sont avantageusement connus dans le 16^e arrondissement, car à la poste on n'exige d'eux aucun papier d'identité.

Le spectacle était néanmoins fort curieux : des Kabyles envoyant des mandats télégraphiques... Pour la première fois, il nous a été donné de voir des Kabyles pressés.

CONSEIL DES MINISTRES

Le conseil des ministres s'est réuni hier matin, au palais de l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

Les derniers raids

M. J.-L. Dumésnil, sous-secrétaire d'Etat à l'aéronautique, a exposé au conseil les conditions dans lesquelles sont effectués les derniers raids aériens sur Paris et dans lesquelles ont fonctionné les moyens de défense et de protection. Le conseil a pris des décisions pour renforcer encore ces moyens.

Les secours aux sinistres

Pour assurer la prompte exécution des travaux ayant pour objet la remise en état d'habitabilité des locaux d'habitation et la préservation des immenses endommagés par les bombardements d'avions allemands.

M. Albert Lebrun, ministre du blocus et des régions libérées, d'accord avec M. Pams, ministre de l'intérieur, a décidé l'extension à la ville de Paris et au département de la Seine du régime d'avances en espèces aux sinistres, déjà en vigueur dans les départements de la zone des armées. Un service spécial va être organisé à la préfecture de la Seine, en vue de mettre à la disposition des sinistres les sommes nécessaires pour effectuer ces travaux.

La production agricole

M. Victor Boret, ministre du ravitaillement et de l'agriculture, a exposé au conseil les mesures destinées à contribuer efficacement à l'accroissement de la production agricole.

Le prix du gaz à Paris

M. Pams, ministre de l'intérieur, a fait signer par le président de la République un décret par lequel est approuvé le projet de convention intervenu entre le préfet de la Seine, représentant la Ville de Paris, et la Société du gaz de Paris, en vue de la fixation du prix de vente du mètre cube de gaz pour tous usages à 0 fr. 40, par dérogation aux articles 22, paragraphe 1^{er} et 2^{de}, de la convention du 29 juillet 1907, et 40, paragraphe 1^{er}, du cahier des charges annexé à ladite convention. Ce prix de vente sera réduit à 0 fr. 30 pour la consommation ne dépassant pas un mètre cube et demi par jour. Ce nouveau tarif sera appliqué à partir du 1^{er} avril prochain.

La session des conseils généraux

Le ministre de l'intérieur a été autorisé à déposer sur le bureau de la Chambre des députés un projet de loi ayant pour but de retarder l'ouverture de la première session ordinaire des conseils généraux en 1918. Le conseil s'est occupé ensuite de la situation politique, diplomatique et militaire.

Mouvement diplomatique

M. Stéphen Pichon, ministre des affaires étrangères, a fait signer un mouvement par lequel :

M. Gaußens, consul général à Barcelone, a été nommé ministre à Buenos-Aires, en remplacement de M. Julliemier, mis à la disposition.

M. Auzouy, conseiller d'ambassade et sous-directeur des chancelleries, a été nommé ministre à Montevideo, en remplacement de M. Jules Lefèuvre, mis à la disposition.

M. Ribot, conseiller d'ambassade, a été nommé ministre à Lima, en remplacement de M. Des Portes de la Fosse, admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite.

M. de Fleurieu, conseiller d'ambassade à Londres, et M. Gauthier, consul général et sous-directeur au ministère des affaires étrangères, ont été nommés ministres plénipotentiaires de 2^e classe.

Par d'autres décrets, MM. Lebrun, ministre à Bogota, et Levesque d'Avril, ministre au Centre-Amérique, ont été mis dans le cadre de la disposition et remplacés provisoirement par des chargés d'affaires.

Suit un mouvement de promotion dans le personnel consulaire et portant sur un certain nombre de postes qui sont pourvus de nouveaux titulaires.

L'assassinat d'un chef de gare

M. Deiss, juge d'instruction, renvoie devant la Chambre des mises en accusation les auteurs et complices de l'assassinat de M. Michel, sous-chef de gare à la Garenne-Colombes. Ce crime remonte au 30 novembre 1917. Trois malfrats, Lory, Bruyant et Bonniol, étaient occupés, en pleine nuit, à piller la gare. Surpris par l'employé Michel, ils prirent la fuite et Lory, s'étant retourné, abattit le malheureux chef d'un coup de revolver à bout portant.

Ils sont inculpés : Lory, d'assassinat et vol ; Bonniol et Bruyant de vol qualifié et complicité d'assassinat.

MOUVEMENT SOCIAL

Sur l'habillement. — Différentes revendications concernant l'établissement des minima et le paiement des heures de travail supplémentaires seront prochainement soumises aux représentants des organisations patronales par le secrétaire du syndicat ouvrier de l'habillement.

Les projets de ces derniers sont de demander une journée de travail de neuf heures, la continuation de la semaine anglaise pour la coupe et dix heures pour les travailleurs de la confection, ainsi que le respect des us et coutumes intéressants le décalé-congé que certains entrepreneurs ignorent.

Des nouvelles entrevues auront vraisemblablement lieu sous peu au ministère du travail, entre les délégués des organisations patronales et ouvrières.

Moyens de transports. — Les travailleurs du métro de l'usine de Bercy, ainsi que leurs camarades wattmanns de métro, réclament à la Compagnie une prime de cherté de vie fixée à 90 francs par mois, ainsi que le respect absolu de leurs droits syndicaux.

L'affaire Bolo en révision

Les discussions de droit ne sont décidément point pour tenir le public. En vain le nom de Bolo tenait l'affiche, la salle est demeurée à peu près vide ; ce fut d'ailleurs relativement court.

Dès le début, en un rapport d'une clarté lumineuse, M. le président Couinaud expose et les moyens de pourvoi invoqués par Bolo et Porcheré, et la question qui, par suite, se pose au conseil. Tentons d'en clairer.

Pour Bolo, c'est d'abord l'incompétence

VERS LA LUMIÈRE

L'affaire Caillaux

Le capitaine Bouchardon a entendu bien, dans l'affaire Caillaux, le général Legay. L'audition du témoin se rapporte à des faits récemment au cours des enquêtes menées en France et en Italie, et qui ont particulièrement retenu l'attention du capitaine-rapporteur.

L'affaire Turmel

Le capitaine Mangin-Bocquet doit procéder aujourd'hui à l'interrogatoire de Turmel. Il y a longtemps que le député de Guingamp n'avait eu à répondre aux questions du rapporteur près le 2^e conseil de guerre.

L'interrogatoire d'aujourd'hui, portant sur des faits précis relevés par l'enquête en Suisse et en Italie, pourrait bien élever à Turmel quelques-unes de ses illusions quant à l'issue de son affaire.

L'affaire Hanau

Le lieutenant Jousselin a procédé, hier, à un nouvel interrogatoire de M. César Hanau.

L'inculpé persiste à affirmer que les tractations qui lui

LA QUESTION DU TONNAGE

Entre le silence des Alliés et le bluff des Allemands

Nous chercherons la vérité entre les informations trop vagues des Alliés, désireux de ne point nous fournir les renseignements que nous désirons, et le bluff de nos ennemis.

Après quarante-trois mois de guerre sans un instant de défaillance, nous sommes encore traités comme des enfants que l'on distraite par des contes.

Quand nous demandons des nouvelles relatives aux torpillages, les admirautés répondent :

Soit qu'ils étaient en décroissance à la fin de 1917 ;

Soit que les pertes n'ont pas dépassé un certain pourcentage sur telle dénouement ou sur telle autre ;

Soit que les chiffres de nos ennemis, concernant les torpillages, sont majorés de 30 à 50 %.

Pas plus tard que le 29 janvier, à la Chambre des Communes, sir Lee Morene, au nom du ministre de la marine marchande, déclare que, « de février 1917 au 19 janvier 1918, il a été procédé au convoyage de quatorze millions de tonnes de navires, et que la perte, sur ce total, n'a été que de 1,44 0/0. »

Dans notre dernier article sur un sujet analogue, nous faisions ressortir que le mode de publication du tonnage coulé manque à ce point de précision que l'appréciation de nos pertes réelles peut varier du simple au quintuplant. Nous ajoutions qu'on rechercherait vainement le motif justifiant ce camouflage de la vérité, et nous faisions remarquer que, dans l'occurrence, elle ne saurait être de nature à servir l'ennemi, tandis qu'elle est du plus vif intérêt pour les Alliés, notamment pour notre pays. La situation de notre tonnage et ses fluctuations impliquent en effet des devoirs et des sacrifices, que le Français consentira mille fois plus volontiers s'il en est instruit.

Les renseignements que nous demandons avec tant d'insistance sur le tonnage perdu ne peuvent en rien renseigner l'ennemi, mais ils sont de nature à démasquer ses mensonges et à percer ses vantardises.

Les admirautés veulent épargner nos nerfs ; mais leur silence n'est-il pas le plus sûr moyen de les atteindre, puisqu'il nous laisse sous l'influence des seuls renseignements publiés par nos ennemis ?

Le journal allemand *Hansa* donne une apparence de précision dans l'exposé suivant de nos soi-disant pertes :

Février 1917, 781.500 tonnes ; mars, 885.000 tonnes ; avril, 1.091.000 tonnes ; mai, 669.000 tonnes ; juin, 1.016.000 tonnes ; juillet, 811.000 tonnes ; août, 808.000 tonnes ; septembre, 672.000 tonnes ; octobre, 674.000 tonnes.

Le journal *Hansa* ajoute que ce dernier total (674.000) représente 15 0/0 de notre tonnage restant. En sorte que, fin octobre, nos ennemis ne nous attribuaient plus que 4.500.000 tonnes environ.

Or, les admirautés ne nous ont pas donné la contre-partie de ces chiffres. Elles ont eu tort.

Pourtant nous savons ce que nos ennemis mentent ; mais nous n'avons, pour nous en convaincre, que l'appréciation, sans doute trop optimiste, du correspondant en Angleterre du *New-York Times* :

En août 1914, l'Angleterre possédait, en navires de plus de mille tonnes capables de tenir la mer, un tonnage total de 16.841.519 tonnes. Les pertes subies du fait de l'ennemi et autres — diminuées du tonnage construit, acheté et capturé — s'élèvent à 2.750.000 tonnes. Il reste à l'Angleterre, au 1er janvier 1918, 14.091.519 tonnes.

Ces chiffres importants donnent les résul-

Feuillet n° de l'Œuvre du mercredi 13 mars

N° 4

Loin des balles

par Jeanne LANDRE

mes opinions et de mes pronostics, exposition nécessitée par ma conscience et pour l'enseignement de mes survivants.

Je rédigerai désormais mes mémoires dans l'ordre des incidents m'en tenant moins à l'ensemble des faits qu'aux détails se rapportant à moi.

Il convient de procéder de la sorte dans ce genre de travail où les impressions particulières ont un droit de priorité sur les événements mondiaux, si grands soient-ils.

Nous voici à l'entrée de l'automne 1916. Après avoir cru que la guerre durera trois mois, nul ne doute plus de sa continuation pendant une année encore. La rude épreuve n'est pas finie. Le courage, heureusement, reste aussi vigoureux, à l'avant comme à l'arrière.

Nous tenons ferme les uns et les autres, et nous tenons, si j'ose ainsi m'exprimer, plus scientifiquement. Nous jugeons notre ennemi. Il est formidable, mais nous l'aurons. Haut les coeurs ! Les combattants font leur devoir. Je n'ai pas terminé le mien.

Sur ce sujet j'aurais beaucoup à dire, ayant assisté à des spectacles vraiment surprenants.

Les peintres ne sont pas les seuls à nourrir leur chien de volaille et je n'apprendrai rien à personne en affirmant qu'un grand nombre de nouveaux riches n'avaient jamais goûté, avant la guerre, à un chapon du Mans. On se rattrape, on met les bouchées doubles, c'est la revanche de l'infortune, et c'est pourquoi j'estime que nous devons user de prudence vis-à-vis de ceux qui semblent encore des déshérités, car ce sont peut-être ceux-là qui, demain ou après-demain, nous proposeront une commande.

J'ai achevé l'exposition succincte de

tats précis (?) de la campagne sous-marine contre le tonnage anglais.

Ainsi, tandis que nos ennemis attribuaient 4.500.000 tonnes de navires à l'ensemble des Alliés, fin octobre 1917, le correspondant du *New-York Times* en accorde à la seule Angleterre, au 1^{er} janvier 1918, 14.091.519 tonnes ! Chiffre manifestement plus proche de la réalité.

Vous demandez que la vérité nous soit dite, désormais, dans la forme sincère employée par la légation norvégienne en Angleterre. Nous n'avons pas la place de l'indiquer mois par mois, mais la voici pour l'année totale 1917 : 434 navires, jaugeant 686.862 tonnes, ont été torpillés.

401 marins norvégiens sont morts, 238 autres manquent.

D'autre part, lorsque les admirautés se décideront à nous renseigner à cet effet, nous demandons que nos ennemis n'autorent plus de raison de répandre dans le monde entier de lâches commentaires, tels que celui-ci, rappelant une interview de sir E. Geddes :

« Ce que dit si longuement sir E. Geddes n'est pas neuf. Ce n'est que l'énumération d'assertions connues, qui font périodiquement l'objet de discours anglais, mais que les faits démentent.

Si le brave optimiste Geddes compte, par ces pâtres moyens, influencer la force morale et la résistance des équipages de nos sous-marins, il aura aussi peu de succès dans sa tentative de bluffer le peuple allemand. Celui-ci a, depuis longtemps, reconnu que la politique anglaise du silence n'est que l'expression de son embarras et se fait faiblesse.

C'est la fable du Corbeau et du Renard ; mais est-ce ouvrir le bec imprudemment que de dire ce que nos ennemis savent aussi bien que nous ?

Nous demandons qu'on nous fasse connaître nos pertes en tonnage, comme nous avons demandé la publication, judicieusement retardée, des destructions de sous-marins.

Un Capitaine de Vaisseau

A la Chambre

LE BUDGET

La Chambre a continué, hier, l'examen du budget. Son examen a porté sur les budgets des Caisses d'épargne, des finances, des Beaux-Arts.

Une intéressante discussion s'est produite sur les dépôts des Caisses d'épargne. M. Jobert demandait qu'on élève à 5 % le taux de l'intérêt. Mais M. Klotz lui a fait remarquer que le dépôt dans les Caisses d'épargne est un dépôt à vue et que, dans ces conditions, une augmentation ne se comprendrait pas. On n'augmentera pas l'intérêt des bons du Trésor. M. Jobert n'a pas insisté, d'autant plus que M. Klotz a cependant promis d'étudier la question avec intention de faire quelque chose.

Voilà pour les Caisses d'épargne. Sur les finances, M. Goudeau a demandé le relèvement du traitement des douaniers.

Sur les Beaux-Arts, on a soulevé l'intéressante question de la préservation de nos œuvres d'art, la reconstitution des monuments dans les régions envahies et la propagation à l'étranger.

À ce sujet, MM. Claude Cochin, Daladier et Lafferre ont apporté d'utiles enseignements. Le ministre de l'instruction publique a promis de faciliter des tournées de nos théâtres subventionnés dans les pays neutres, de ne négliger aucune manifestation pour faire connaître nos œuvres d'art.

A signaler que pendant cette discussion, M. Daladier a soumis à la Chambre une judicieuse observation qui sera retenue.

— Il ne faut pas, a-t-il dit, supprimer les théâtres, comme certains le demandent ; mais il se raconte bon que les représentations cessent lorsqu'une alerte est donnée, et que les spectateurs se réfugient dans les abris.

La Chambre a approuvé cette suggestion et elle a ajourné la suite du débat à cet après-midi.

RUMPELMAYER'S - Grill Room

Déjeuners et dîners à prix fixe

226, rue de Rivoli. — Afternoon tea.

III

Je me suis aventuré, l'autre jour, à l'heure du déjeuner, dans un restaurant philanthropique des mieux compris.

La, pour la modique somme de cinquante centimes, les artistes lyriques et dramatiques ont le droit de s'alimenter. C'est une belle institution dont je ne saurai trop féliciter les protagonistes. Hors-d'œuvre, plat de viande, légume, dessert.

Dans une gogole bon marché, on en aurait pour trois francs soixante-quinze, et encore serait-on servi par des garçons malpropres et mal polis.

Le décor, le service influent beaucoup sur les caractères, et comme, en ces temps troublés, les esprits sont enclins à la neurasthénie, il était habile de les divertir tout en s'occupant de sustenter corps. On a compris ce mal et on y a appliqué le remède.

Jésus lavait les pieds des apôtres. A « Kamouna » des artistes célèbres donnaient la bécquée à leurs frères et sœurs de petite condition.

J'ai vu Mlle Marguerite Deval servir des nouilles à une centaine de comédiennes et de comédiens qui, sur une affiche et sur une scène, n'eussent récolté ni son regard ni ses sourires, et j'ai admiré Mlle Lucienne Bréval, majestueuse, un saucisson d'Arles au bout du bras, comme elle le fut, en d'autres saisons, armée de l'épée wagnérienne.

Les attitudes, les paroles d'assez sublimes servantes rehaussent la valeur du menu. Elles sont la sauce qui ferait ava-

L'ŒUVRE militaire

L'honorariat du grade supérieur

On lit dans la France militaire :

M. de l'Estourbeillon, député, a déposé une proposition de loi tendant à accorder la bénéfice de l'honorariat du grade supérieur aux capitaines, commandants et lieutenants-colonels de l'active atteints par la limite d'âge au cours des hostilités et dans certaines conditions. Ces conditions sont celles-ci : avoir plus de deux ans de campagne contre l'Allemagne, ou blessure, ou maladie assumée à une blessure, en service commandé, n'avoir bénéficié d'aucun avancement depuis l'ouverture des hostilités, n'avoir été l'objet d'aucune mesure disciplinaire quelconque, avoir été fait prisonnier sur le champ de bataille après blessure.

Nous applaudissons très volontiers à cet effet d'initiative parlementaire : nous demandons que la légation norvégienne en Angleterre nous fasse connaître les termes de cette mesure.

Les officiers de complément — dont beaucoup ont perdu leur situation — n'ont-ils donc pas acquis les mêmes droits ?

L'Officier de service

Les Spectacles

Bienfaisance. — « L'Aide Affectionnée aux Musiciens » vient de recevoir de New-York un chèque de 14.000 francs, produit d'un concert donné à son bénéfice par Harold Bauer, le célèbre pianiste anglais. Ce magnifique don porte à 41.000 francs la somme des envois faits par le généreux artiste à ses camarades français.

Université des Annales, 51, rue Saint-Georges. — Aujourd'hui mercredi, à 2 h. 30 : *Contes et Chansons de l'Alsace-Lorraine*, conférence par M. Jean Richepin. Danse et chansons d'Alsace par Miles Chasles, C. Bos et Madeleine Bonnard.

THEATRES

GRANDE GUINGOL. — 2 h. 30. — *Même spectacle que le soir*.

OPERA. — 2 h. 30. — *En perm...* vaudville en trois actes de MM. H. Keroud et F. Gally.

CET APRÈS-MIDI :

GRAND GUINGOL. — 2 h. 30. — *Même spectacle que le soir*.

OPERA. — Relâche.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 8 h. — *Les Noces d'Argent*.

OPERA-COMIQUE. — Relâche.

OPERA. — 8 h. — *Pelléas et Mélisande*.

PORTÉ-SAINTE-MARIE. — 8 h. 15. — *Un soir, au Front*.

GYMNASE. — 8 h. 15. — *Kiki*.

SOCIÉTÉ-DERNIARD. — 8 h. 30. — *Les Nouveaux Riches*.

VARIÉTÉS. — 8 h. 15. — *Mon Beau*.

CHATLET. — 8 h. 30. — *La Course au Bonheur*.

ATHÈNE. — 8 h. 30. — *La Dame de Chambord*.

AMPHITHEÂTRE. — 8 h. 15. — *Le Train de 8 b. 47*.

GAULLE. — 8 h. — *La Faute du Temple*.

ANTOINE. — Relâche.

RENAISSANCE. — 8 h. 30. — *Xantho chez les courtisanes*.

APOLLO. — 8 h. 30. — *En perm...*

PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — *Compartiment des Dames seules*.

OPÉRA-PARIS. — 8 h. 30. — *Mon Jardi*.

RENAISSANCE. — 8 h. 15. — *Madame Sans-Gêne*.

THÉÂTRE DES ARTS. — 8 h. 15. — *Mon ami Teddy*.

SCALA. — 8 h. 15. — *La Gare régulatrice*.

EDOUARD-VII. — 8 h. 30. — *L'Ecole bâtie d'Abraham Michel*.

VAUDEVILLE. — 8 h. 30. — *Deburau (Sacha Guitry)*. Loc. Tel. Gut. 02-09.

FEMINA. — Relâche pour répétition de *La Louise ingénue*. Loc. Wagrain 29-78.

GRAND-QUINHOL. — (Cent. 29-34). — 8 h. 30. — *La chute de la maison Usher*: Le Criminel. Il faut toujours fermer les persiennes.

LA PIA. — QUI CHANTE. — 9 h. Martini, Enthoven, Fardel, L'Abri qui chante. J. Peill, etc.

PERCHOIR. — J. Bastié, S. Granier, Mauricet, J. Yvel, Mary Dubas et Lerner.

MUSIC HALLS ET CONCERTS

FOLIES-BERGÈRE (Gaulle 02-39) 8 h. 30

CONTRE LA VIOLENCE ALLEMANDE

Le Japon collaborera avec une nouvelle Russie

Sur le point d'intervenir en Sibérie, pour apporter son concours puissant à l'Entente contre le germanisme et, dans la Russie même, à tous ceux qui veulent efficacement protester contre la trahison des bolcheviks, le Japon témoigne, par sa réserve scrupuleuse, du prix qu'il attache à une politique d'accord absolu et confiant avec tous les Alliés. Nous croyons savoir que nos ennemis ont voulu répandre, contre cette coopération, des calomnies perfides en plusieurs des pays de l'Entente ; c'est à quoi répond la note, parfaitement claire et complète, qu'a communiquée hier M. Ijim, ministre du Japon à Rome.

Cette note nomme d'abord trois puissances, Japon, Chine et Etats-Unis, comme également préoccupées de résoudre les problèmes russes : c'est assez indiquer qu'il s'agit surtout, en ce moment, des régions les plus orientales de la Russie. Une autre phrase intéressante rappelle les obligations contractuelles du Japon vis-à-vis de l'Angleterre, et qui s'étendent à la protection des Indes. Or, le jour même où paraît la note japonaise de Rome, le président Wilson envoie par le consul américain de Moscou un message de sympathie au peuple russe ; il ne se confond pas avec les malheureux et les traitres de la coterie bolchevik :

Bien que le gouvernement des Etats-Unis, ne soit malheureusement pas en mesure pour le moment de prêter effectivement l'aide qu'il désirerait lui donner, je tiens à assurer le peuple russe, par l'entremise du Congrès, qu'il saisira toute occasion possible d'assurer une fois de plus au peuple russe l'absolue souveraineté et indépendance dans ses propres affaires et une complète restauration de son rôle important dans la vie de l'Europe et du monde moderne.

Il n'est pas défendu de tirer du rapprochement de ces textes une esquisse de la politique qui sera, demain, celle des Alliés, en face de la Russie ; l'intervention japonaise est nettement dirigée contre la violence allemande ; elle ne menace aucune liberté russe et, tout au contraire, recherche des concours russes dont certains lui sont acquis déjà ; elle est antimaximaliste et anti-allemande, c'est-à-dire ententiste à un double titre. Le gouvernement de Tokio et les industriels nippons savent fort bien que l'agression allemande accapte toutes les forces des pays sur lesquels elle s'avance et que, là où des Allemands sont établis en maîtres, il n'est plus de *fair play* possible ; leurs intérêts particuliers coïncident exactement avec ceux de la coalition.

La première étape, qui peut être rapidement franchie, sera sans doute l'occupation des voies de communication et des villes de la Mandchourie, en liaison avec les troupes russes antibolchevistes du général Semenov. Vladivostok, isolée ainsi dans l'est, bloquée du côté de la mer par des bâtiments alliés, perdrait beaucoup de son importance ; le Japon aurait sa ligne de ravitaillement stratégique parfaitement sûre, depuis le sud de la Corée, jusqu'à la frontière russe-mandchourienne. Sur tout ce trajet, nous pensons qu'il est à pied d'œuvre. De là, une deuxième étape, — la première de l'intervention proprement dite, — le portera vers le lac Baikal et Irkoutsk. Les événements diront, d'ici là, s'il faut aller plus loin. — HENRI LORIN.

Un gouvernement sibérien

Londres, 12 mars (dépêche particulière). Des négociations seraient entamées entre le Japon et le gouvernement sibérien. Ce gouvernement paraît, jusqu'à présent, n'être constitué que par le parti des cosaques de Semenov, qui se chargent d'assurer dans la Sibérie orientale l'ordre, avec des alternatives de succès et de revers.

La question est posée

devant le Parlement de Tokio

Tokio, 12 mars. — A la Chambre des représentants des députés demandent si une requête a été reçue de la part des Alliés d'envoyer des troupes en Sibérie. Le baron Motono répond négativement. Il ajoute que des échanges de vues continuent et que des divulguements à ce sujet sont inopportuns.

Le chef de l'opposition se plaint de ce que le gouvernement ne fait pas suffisamment pour empêcher la violence allemande.

samment confiance aux représentants du peuple en ce moment critique. Il préconise une action militaire en Russie, mais, dit-il, avec la plus grande précaution.

Le premier ministre répond qu'aucune décision n'a encore été prise au sujet d'un envoi de troupes en Sibérie. Le gouvernement apporte la plus extrême prudence et circonspection dans une situation de haute importance.

L'anniversaire de la Révolution

Il y a un an aujourd'hui, le conseil des ministres que la Douma avait librement choisi et substitué au ministère Protopopov, faisait connaître, par un télégramme adressé au tsar lui-même, que le gouvernement impérial de Russie n'existant plus. La Révolution avait triomphé. Et il ne lui restait plus qu'à vaincre les dernières hésitations de Nicolas II, qui sentait peser sur lui toutes les menaces. Elle avait avec elle la foule, la bourgeoisie, une partie de la noblesse. La composition même du ministère du prince Lvov, où l'on voyait voisiner des Cadets comme Milioukof avec un révolutionnaire comme Kerensky, donnait la juste idée du mouvement qui renversait la monarchie décomposée.

On sait avec quelle joie les démocraties alliées accueillirent ce triomphe des partis de la liberté. On y voyait l'expression des sentiments mêmes qui avaient dressé contre le militarisme les peuples de l'Entente. On croyait — par un rapprochement inévitable — que cette révolution seraitœur de la Russie envahie une énergie que les faiblesses du tsar et les trahisons de ses ministres lui refusaient. On saluait, en somme, la naissance à la vie de cette Russie mystérieuse dont nous ne connaissons ni le cœur ni l'esprit.

Et un an nous avons eu le temps de la comprendre. Nous avons vu que le parti cadet n'avait pas de troupes sérieuses, que les éléments anarchistes mettaient le désordre là où il aurait fallu la méthode. Nous avons espéré contre tout espoir, eru en Kerensky aveuglément, quand les Cadets nous eurent déçus, et supposé que Lénine n'aurait pas le courage de sacrifier son pays à ses idées. Nous nous sommes lourdement trompés. Le 11 mars 1917 n'a pas marqué l'renaissance de la Russie, mais sa mort ; peut-être avons-nous nos responsabilités.

On voudrait qu'une telle leçon ne fut pas perdue, et qu'au moment où le président Wilson lance un appel sympathique au congrès des Soviets qui s'ouvre à Moscou, nous n'oubliions pas qu'il y a des Russes qui veulent que la Russie vive, et qu'un an de bouleversements quotidiens fait aspirer à la paix sociale. Tâchons de les aider à la conquérir.

Les maximalistes ont quitté Petrograd

Petrograd, 12 mars. — Le gouvernement est parti pour Moscou, lundi 11 mars.

Le Congrès des Soviets

Stockholm, 12 mars. — On annonce que le congrès des Soviets, qui devait se réunir à Moscou le 13 mars, a été ajourné au lendemain.

A la suite du vote du congrès du parti maximaliste, qui s'est prononcé par 30 voix contre 12 et 4 abstentions pour la ratification du traité de paix signé à Brest-Litovsk, les socialistes révolutionnaires de gauche, membres du gouvernement, ont déclaré que leur parti ne se rallierait pas à la capitulation, et que, si Lénine l'emportait au congrès des Soviets, ils se retireraient du gouvernement.

Le kaiser du Courlande

Bale, 12 mars. — Les journaux de Berlin écrivent que le Conseil national de la Courlande a décidé à l'unanimité de priser le kaiser d'accepter la couronne ducale de Courlande et d'en tirer étrangement, le plus tôt possible, la Courlande à l'empire allemand, par la conclusion de conventions réglant les affaires militaires, les rapports douaniers, les services de transports et de communications par chemin de fer, la question des poids et mesures et autres.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

Un raid britannique sur Coblenz

Communiqué britannique du 12 mars, 21 heures 45. — Hier, grâce à la continuation du beau temps, nos aviateurs ont pu poursuivre leurs opérations. La visibilité, qui était encore médiocre, ne leur a cependant pas permis de faire beaucoup de réglage. Ils ont pris de nombreux clichés et effectué des reconnaissances à une assez grande distance à l'est de nos lignes.

Plus de cinq cents bombes ont été jetées sur divers objectifs comprenant les importantes voies de garage et le dépôt de munitions d'Aulnoye (sud-est de Maubeuge), et les dépôts de munitions au sud de Valenciennes, au sud-est de Cambrai et au sud de Douai.

L'aviation ennemie, qui a également montré de l'activité, a attaqué nos appareils de bombardement.

Dix aéropatrons allemands ont été abattus en combats aériens et sept autres contraints d'atterrir désespérément. Un ballon a été, en outre, abattu en flammes. Deux de nos appareils ne sont pas rentrés.

A la nuit, la brume a de nouveau empêché la plupart de nos avions de bombardement de quitter le sol. Toutefois, dans la partie sud de notre front, deux cents bombes ont été jetées sur un dépôt de munitions et des voies de garage ennemis au nord-est de Saint-Quentin. Tous nos appareils sont rentrés indemnes.

L'ennemi, qui a aussi jeté des bombes cette nuit, a perdu, au cours de cette opération, un appareil à quatre places, contraint d'atterrir dans nos lignes. L'équipage a été fait prisonnier.

Nous avons fait aujourd'hui un nouveau raid de jour en Allemagne, le troisième en quatre jours. Nos aviateurs ont attaqué les usines, la gare et les casernes de Coblenz (confluent du Rhin et de la Moselle). Ils ont jeté plus d'une tonne d'explosifs et constaté sur tous les objectifs des explosions qui ont déterminé deux incendies. Un projectile a provoqué une très forte explosion dans un bâtiment situé à l'angle sud-ouest de la ville. Nos appareils, qui ont eu à faire face aux attaques de quelques aviateurs ennemis, sont tous rentrés indemnes.

FRONT FRANCAIS

Communiqué du 12 mars (14 heures). — Pendant la nuit, bombardement assez vif sur la rive droite de la Meuse et en Lorraine, dans la région de Reillon et d'Amerville.

Aviation. — Un avion allemand a été abattu, dans la nuit du 11 au 12, par le tir de nos canons spéciaux. L'appareil est tombé au nord de Soissons. Les trois passagers, dont deux officiers, ont été faits prisonniers.

Communiqué du 12 mars (23 heures). — Lutte d'artillerie intermitiente en Argonne et dans les Vosges, violente en Champagne, notamment dans la région des Monts.

En Woëvre un détachement américain a exécuté avec succès un coup de main sur les tranchées allemandes, au sud de Richecourt.

Aviation. — Dans la journée du 11, trois appareils allemands ont été abattus par nos pilotes et un quatrième gravement endommagé.

Dans la nuit du 11 au 12, trois autres avions de bombardement ennemis ont été abattus par le tir de nos canons spéciaux.

FRONT BRITANNIQUE

Communiqué du 12 mars (après-midi). — Les Australiens ont effectué avec succès, cette nuit, des coups de main sur les positions allemandes à l'est et au nord-est de Messines. Ils ont tué un certain nombre d'ennemis et ramené des prisonniers. Leurs pertes ont été légères.

Activité des deux artilleries au cours de la nuit, au sud-est d'Armentières, à l'est et au nord-est d'Ypres.

Communiqué britannique du 12 mars (21 heures 45). — Ce matin, à la suite d'un violent bombardement, un fort détachement ennemi a attaqué, sur un front d'environ sept cents mètres, les positions portugaises au sud-est de Laventie. L'attaque a entièrement échoué. L'infanterie allemande, prise de front et sur les flancs, a subi des pertes immenses.

On ajoutait qu'on avait pardonné aux officiers.

Le gouvernement britannique a répondu que les mesures de représailles avaient été suspendues, mais qu'il ne pouvait pas se déclarer satisfait de la déclaration d'après laquelle les officiers avaient été pardonnés, vu que le gouvernement anglais n'admet pas qu'une offense quelconque ait été commise.

Mort du marquis del Muni

Biarritz, 12 mars. — Le marquis del Muni, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, est mort aujourd'hui au Grand Hôtel de Biarritz des suites d'une pneumonie pulmonaire. Il était âgé de 75 ans.

M. Weckerlé député de Budapest

Bale, 12 mars. — Le docteur Weckerlé a été élu hier, à l'unanimité, député du quartier arrondissement de Budapest, en remplacement du comte Khuken Hodorvary, décédé.

BOURSE DE PARIS

du mardi 12 mars 1918

VALEURS Cours Cours VALEURS Cours Cours

Précéd. Jour Jour Précéd. Jour Jour

PARQUET Argentine 30/01/1881. 140.

3/0/0 52.57 52.50

3/0/0 amovissable. 52.50 52.50

3/2/0 52.50 52.50

Ville de Paris 1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 54.50

1885. 54.50 5